autrement

Kenneth Cook

La bête

autrement

Littératures - Roman

«J'ai quand même entendu dire que le cochon est un animal intelligent.
– C'est une simple formule. Tu ne mesures pas les implications de ton scénario quand tu parles d'un cochon qui vient libérer d'autres cochons. Ça signifie qu'un cochon devrait venir devant l'enclos, analyser un problème totalement étranger à son univers, concevoir une solution, puis agir selon une motivation précise : la libération d'autres cochons, pour des raisons qui lui seraient propres. Et ça, mon garçon, c'est juste impossible.»

Il pèse une demi-tonne, mais court à la vitesse d'un léopard. Ses yeux rouges, sa raie de poils blancs et ses défenses monstrueuses semblent tout droit surgis d'un cauchemar d'enfant. Son intelligence et sa ruse sèment la terreur parmi les fermiers. Alan Treval, écologiste intrépide, et son fils Michael partent sur les traces de l'animal le plus diabolique d'Australie… ou serait-ce le contraire ?

Kenneth Cook (1929-1987) est un romancier, scénariste et auteur de pièces de théâtre célèbre pour son humour détaché, son sens du récit et sa folie douce. Né et mort en Australie, il décrit son pays avec un mélange de tendresse et d'ironie sans pareil. La plupart de ses romans sont publiés chez Autrement.

Traduit de l'anglais (Australie) par Pierre Brévignon.

Illustration de couverture :
Vladyslav Danilin © Fotolia.
Imprimé et broché en France

Conception graphique : Thomas Dimetto © Autrement.

La bête

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Ouvrage dirigé par Emmanuel Dazin

Première publication en langue anglaise sous le titre *Pig* (1980)
© The Kenneth Cook Estate

© Autrement, 2014, pour la présente édition.
www.autrement.com

KENNETH COOK

La bête

Traduit de l'anglais (Australie) par Pierre Brévignon

Éditions Autrement **Littératures**

« C'est ici la sagesse.
Que celui qui a de l'intelligence
calcule le nombre de la bête.
Car c'est un nombre d'homme,
et son nombre est six cent soixante-six. »

Apocalypse, 13 : 18

La première fois qu'ils virent la bête, ils la prirent pour un taureau noir, mais aucun taureau n'aurait couru à une telle vitesse. Elle se déplaçait si vite qu'elle n'était plus qu'une traînée sombre parmi les arbres morts à la lisière du marais.

Les deux hommes circulaient en Land Cruiser à la recherche de cochons sauvages, suivis par une meute de chiens féroces – des bull-terriers et des dobermans massifs. Le cochon courait à distance des arbres, parmi les hautes herbes desséchées. Le pick-up pouvait encore couper sa trajectoire.

Le conducteur passa brutalement la seconde. Le Land Cruiser bondit, quittant le sol dur de la plaine pour atterrir parmi les broussailles et les grosses branches tombées. Le conducteur et son passager sentirent la violence de la secousse jusque dans leurs os. Les chiens filaient devant le tout-terrain. Ils ne voyaient pas encore leur proie, mais ils savaient qu'elle se retrouverait bientôt juste devant le véhicule.

La crinière du cochon se hérissait sur son dos strié, signe de fureur. Les soies paraissaient bizarrement plantées, irrégulières et d'une taille invraisemblable.

Le conducteur dut crier pour couvrir le rugissement du moteur.

– Putain ! Jamais vu un truc aussi gros !

– Coupe sa trajectoire. Les chiens le contourneront.

Les chiens avaient vu la bête. Ils avaient maintenant beaucoup d'avance sur le pick-up. Le conducteur braqua pour s'engager entre les arbres et la bête. Son passager sortit de son étui un fusil de gros calibre.

– Bordel, ne le tue pas ! Il vaut bien dans les cinq cents dollars !

– Je le tuerai si les chiens ne l'arrêtent pas. Pas envie de me dire qu'un monstre pareil court en liberté dans le coin…

– Ils vont l'arrêter. On le rattrapera au niveau des arbres.

Les molosses, une vingtaine en tout, avaient presque rejoint la bête. Les deux hommes la virent s'arrêter brusquement pour affronter la meute.

– Il est coincé ! cria le conducteur.

– Mets-toi entre lui et les arbres.

Le volant tressautait entre les mains du conducteur. Il s'y cramponna de toutes ses forces.

– J'essaye, j'essaye ! J'aurais dû passer en 4 × 4 !

– Pas la peine s'il reste hors des arbres.

Le cochon sauvage était à présent encerclé par les chiens, qui jappaient en remuant frénétiquement la queue. Deux d'entre eux, plus téméraires que les autres, s'approchèrent

pour attaquer leur proie par les flancs, mais ils battirent prudemment en retraite dès que l'animal pivota pour leur faire face. Intimidés par sa puissance, ils parurent tout à coup indifférents, presque las, et tournèrent la tête vers le Land Cruiser, guettant de nouveaux ordres de leurs maîtres.

– On y va, maintenant ? demanda le conducteur, qui avait arrêté le tout-terrain à mi-chemin entre le cochon et les arbres.

– Non. Les chiens ne vont sans doute pas pouvoir le retenir. Je n'ai jamais rien vu d'aussi énorme…

– Il risque de rester planté là, à attendre qu'on approche.

– Alors, vaut mieux l'abattre.

– Bon sang, non ! On le capture. Sors les cordes. S'il se met à courir, on essaiera de l'entraîner vers la ravine.

Les chiens se massaient autour du cochon, l'encerclaient lentement, pas vraiment impatients de tâter de ses longues défenses. La gueule écumante, la bête fixait d'un œil perçant le cercle de chiens et le 4 × 4, qui venait de se remettre lentement en marche.

Soudain, le cochon couina et se précipita sur la partie la plus dense de la meute. Il assena deux coups de tête violents de gauche à droite, laissant derrière lui deux chiens glapissants, dans une bouillie de sang et de boyaux. Il était passé, il courait déjà le long de la ligne d'arbres, distançant la voiture. La meute s'élança à sa poursuite. Elle n'aurait eu aucun mal à le rattraper, mais les chiens semblaient de moins en moins motivés.

Le Land Cruiser passa devant les deux chiens déchiquetés, secoués de convulsions.

– Et merde… lâcha le conducteur. Il faut à tout prix qu'on le chope. Ces deux-là m'ont coûté une centaine de dollars.

– On va le prendre. En le poussant dans la ravine.

La ravine – un long lit de rivière très profond – se terminait sur un remblai de pierre haut de trois mètres. Ses imposantes parois étaient impossibles à gravir. Les chiens y avaient déjà chassé et, d'instinct, ils se tenaient à gauche de la bête, qu'ils guidaient peu à peu vers le piège. Le 4 × 4 restait en arrière, sur la droite, pour empêcher le cochon de prendre la tangente à travers les arbres. La bête n'avait que deux possibilités : faire volte-face et affronter les chiens et le pick-up, ou continuer tout droit vers la ravine.

– S'il fait demi-tour, je l'abats, annonça le passager.

– Je lui aurais déjà foncé dedans ! Je préfère tuer ce fils de pute si on ne peut pas le capturer vivant. Mais on l'aura. Il ne se retournera pas.

Le cochon sauvage s'arrêta et, tournant la tête, vit le Land Cruiser qui approchait. La meute de chiens marqua l'arrêt, plus respectueuse tout à coup, mais affectant toujours le même air d'indifférence.

Le cochon les menaça d'un nouveau mouvement de tête, puis se retourna vers la voiture. Il pouvait foncer dans la meute et s'enfuir dans la plaine ; ou bien remonter la ravine ; ou faire demi-tour et franchir le barrage du 4 × 4. Il s'attarda un moment, puis repartit vers la ravine en trottinant, beaucoup plus lentement, comme s'il venait de comprendre qu'il ne pouvait aller nulle part.

– On le tient, ce salopard !

Le cochon disparut derrière un virage, mais les deux hommes savaient qu'ils n'auraient aucun mal à le rattraper. Il ne s'échapperait pas de la ravine.

– Je vais passer en 4 × 4, annonça le conducteur. On va sûrement avoir besoin de remorquer cet enfoiré.

Il coupa le contact, sortit régler le moyeu débrayable des roues avant, puis reprit place derrière le volant et enclencha la vitesse la plus basse en quatre roues motrices.

Les chiens avaient disparu en suivant la bête, mais leurs aboiements étaient perceptibles – ils ne devaient pas être bien loin. Le Land Cruiser franchit en brinquebalant le lit nu de la rivière, sinua entre les hautes berges puis se retrouva à l'extrémité du ravin, devant la paroi de pierre.

La bête était acculée à la muraille, face aux chiens. Pour la première fois, les hommes la voyaient distinctement. C'était un énorme sanglier de plus d'un mètre au garrot. Debout, il aurait avoisiné les deux mètres. Il était couvert de longues soies d'un noir intense, à l'exception d'une raie blanche qui partait de son oreille gauche, descendait sur le côté de sa hure jusqu'à son groin pour s'arrêter à sa défense. Côté gauche, sa défense faisait au moins vingt centimètres tandis que la droite était plus courte de trois ou quatre centimètres. Sa gueule baveuse et ses mâchoires maculées d'écume lui donnaient une apparence grotesque. La rayure blanche et la longueur inégale des défenses ajoutaient à la bête une touche repoussante, presque obscène.

– Putain ! cria le conducteur, qui n'avait pas un vocabulaire très fourni. S'il décide de passer à travers les chiens, ça ne lui prendra pas plus d'une seconde. Ne descends pas !

– Ça, aucun risque, répondit le passager.

Il ouvrit sa portière et, sans toucher le sol, pivota pour se hisser sur le plateau du pick-up. Il ramassa des cordes tandis que le conducteur, penché par la vitre baissée, tenait le cochon en joue avec son fusil.

– S'il tente une percée avant que tu lances les cordes, je le bute.

L'homme aux cordes passa par-dessus le toit du Land Cruiser et s'installa sur le capot, à trois mètres du cochon. D'un geste expert, il lui lança un lasso autour de la tête. La bête n'essaya même pas d'esquiver. Elle resta immobile, à affûter ses défenses contre ses canines et regarder l'homme d'un œil noir. L'homme lança un second lasso, puis attacha l'extrémité des deux cordes de chaque côté du pare-buffle.

– C'est bon, recule !

Le pick-up partit lentement en marche arrière, les cordes se tendirent et les nœuds coulants se resserrèrent. Le cochon s'arc-bouta sur ses pattes avant et, pendant quelques instants, réussit le tour de force de retenir le Land Cruiser. Puis il parut se détendre, comme si, ayant compris que toute résistance était vaine, il acceptait de se laisser remorquer.

L'homme aux cordes lança un autre lasso autour de ses membres postérieurs, un autre encore, et encore un. Quand le sanglier fut presque totalement immobilisé, les chiens s'approchèrent. L'un d'eux, plus téméraire que les autres, alla jusqu'à mordre l'animal près de l'épaule, lui arrachant un lambeau de peau. Un épais filet rouge sombre coula le long des soies.

Le conducteur siffla d'un coup sec entre ses doigts.

– Dégagez, saletés !

Dociles, les chiens se replièrent autour du véhicule, allant et venant selon leur humeur, sans manifester davantage d'intérêt.

L'homme attendit que la bête ne puisse plus bouger du tout, paralysée par les cordes autour de ses pattes et de son corps, pour descendre du capot. Enfin, se saisissant d'une dernière corde, il l'enroula autour de toutes celles tendues entre le pick-up et le sanglier. Il l'assujettit à l'aide de nœuds solides, puis détacha les cordes du pare-buffle. L'animal se retrouvait pris au piège d'une véritable nasse.

Le conducteur descendit et avança jusqu'à la bête.

– Putain ! jura-t-il une nouvelle fois. Jamais rien vu de tel. Il doit bien peser dans les cinq cents kilos.

– Le genre de truc impossible à bouffer.

– On s'en fout. Qui en voudrait dans son assiette ?

– Tu crois qu'ils l'accepteront, à l'abattoir ?

– Pourquoi pas ?

– Il est trop gros, non ?

– C'est bien pour ça qu'ils l'accepteront. Ils n'ont jamais reçu un cochon sauvage de cette taille. T'inquiète mon pote. Allez, on le ramène à la maison.

Ils prirent un traîneau de bois à l'arrière du Land Cruiser, firent faire demi-tour au véhicule, y fixèrent les cordes enserrant le cochon, puis hissèrent l'animal sur le traîneau. Après avoir soigneusement arrimé leur proie, ils remontèrent dans la cabine. Le pick-up repartit lentement vers la plaine,

tractant son lourd attelage. En chemin, ils s'arrêtèrent pour achever l'un des chiens éventrés par la bête. L'autre était déjà mort.

Près du ranch, le Land Cruiser pénétra dans un parc à porcs solidement clos. Après avoir tiré le traîneau à l'intérieur, contre une clôture, les deux hommes se postèrent de l'autre côté afin de dénouer les cordes en passant les bras entre les barres.

– Tiens, regarde, ce fils de pute peut bien cavaler, maintenant, déclara le conducteur une fois retirées les dernières cordes.

Mais le sanglier ne bougea pas tout de suite. Il resta planté là, observant les deux hommes, tandis que le sang coulant de sa blessure à l'épaule brunissait le bois du traîneau. Puis il se releva lentement, balaya l'enclos du regard, et fixa de nouveau les deux hommes. Il n'affûtait plus ses défenses, et sa gueule n'était plus écumante. Il s'ébroua, sans quitter les hommes de ses yeux presque pensifs, se retourna et marcha lentement jusqu'à l'autre extrémité de l'enclos. Là, il s'adossa à la clôture et resta immobile, comme s'il réfléchissait à sa prochaine manœuvre.

– Bizarre, foutrement bizarre, le bestiau, dit le conducteur.

– Ouais, croyez-moi, foutrement bizarre, le bestiau.

Le conducteur s'appelait Bert Hicks. Sa voix et son allure étaient typiques des petits fermiers de l'ouest de la Nouvelle-Galles-du-Sud : laides et, pour ainsi dire, à peine humaines.

Son partenaire de chasse, John Law, lui ressemblait beaucoup. Il était à peine plus grand et, à cet instant, légèrement plus saoul.

Ils se trouvaient parmi une dizaine d'autres types dans le bar de l'unique hôtel d'Adalone – une bourgade qui se résumait à un bureau de poste, un magasin d'alimentation, un pub, une demi-douzaine de maisons, une poignée de baraques aborigènes à la périphérie et, sur un terrain attenant au pub, quelques chambres regroupées sous une enseigne peu engageante et, pour ainsi dire, mensongère : MOTEL.

La télé couleur juchée dans un coin de la salle hurlait à plein volume, obligeant les clients à crier pour se faire entendre. Personne ne regardait l'écran, mais personne non plus ne pensait à éteindre.

– Croyez-moi, reprit Hicks, ce foutu cochon tuerait un homme au premier coup d'œil. Vous auriez dû voir ce qu'il a fait à mes chiens : encore un peu, il les coupait en deux !

Des mains, il mima le mouvement des défenses.

– Blam, blam ! Et ils se vidaient de leurs tripes. Je parie que vous n'avez jamais vu ça…

– Ils devaient être à la ramasse, tes clebs ! railla depuis l'autre bout du bar un petit homme fripé comme une noix, au visage de singe cruel.

– Qu'est-ce que tu racontes, Biggsey ?

– Je dis qu'ils étaient sûrement nuls, tes clebs, pour qu'il en bousille deux d'un coup !

Hicks hocha la tête.

– Bah, je te l'accorde, c'était pas mes meilleurs, mais aucun chien n'aurait pu affronter cette bête. Moi, je dis qu'on aurait dû le tuer.

Sans s'adresser à personne en particulier, Law, qui jusqu'alors était resté silencieux, lâcha d'une voix tonitruante :

– Il s'est laissé capturer.

– Quoi ? Redis voir, John…

– Il s'est laissé capturer, répéta Law d'un ton solennel. Il s'est laissé capturer car il savait que, sans ça, on le tuerait.

– De toute façon, on va le tuer, répondit Hicks.

– Ouais, mais tout à l'heure on n'y pensait pas. Et il le savait. C'est pour ça qu'il n'a pas cherché à foncer dans les chiens pour s'échapper.

Law forçait sa voix afin de couvrir une publicité pour une poudre à laver. Tout le monde dans le bar l'entendait.

Hicks paraissait gêné.

– T'es bourré, Johnny. C'est juste un cochon.

– Jamais vu un foutu cochon aussi bizarre.

Biggs, le petit homme rabougri, lâcha un rire – forcé, sans humour, une imitation de rire de la part de cet homme que rien n'amusait.

– Dis plutôt deux chiens suffisamment bizarres pour se laisser massacrer par un cochon ! Je te parie qu'aucun des miens ne se laisserait avoir comme ça.

– T'as pas vu le bestiau, objecta Hicks, sur la défensive.

– Le cochon qui dérouillera mes chiens n'est pas encore né. Et même… le cochon qui *me* dérouillera n'est pas encore né.

– N'importe quel homme armé d'un flingue peut maîtriser un cochon. Mais je connais plein de gars qui se sont fait saigner par ces bâtards. Un mec a failli y laisser les couilles.

– Des abrutis. Comme tes clebs.

Biggs ne cherchait pas à déclencher une bagarre : il se moquait simplement de Hicks, comme un écolier chambre un copain un peu trop vantard.

– Ce truc pèse dans les cinq cents kilos, insista Hicks.

Puis, se tournant vers le barman :

– Deux bières, Bill. Biggsey, une autre ?

– Merci, Bert. Non mais, sérieusement, je te parie que je peux maîtriser n'importe quel cochon sans être armé.

– Qu'est-ce que tu veux dire par « maîtriser » ?

– Je veux dire que je ne risque pas d'y laisser mes tripes ou mes couilles.

Hicks contempla d'un air songeur son verre à nouveau plein.

– Et tu parierais combien, par exemple ?

– La somme que tu veux, assura Biggs en enfonçant la main dans sa poche pour joindre le geste à la parole.

– T'as pas vu le bestiau, répéta Hicks. Même avec une meute de chiens et un putain de fusil-mitrailleur, t'oserais pas l'approcher.

Dans le bar, les autres hommes, ignorant la télé qu'ils ne regardaient de toute façon jamais sauf en cas de match de foot, suivaient avec intérêt la conversation. Biggs et Hicks

parlaient de plus en plus fort – sans animosité, juste plus fort.

– Crois-moi, je peux maîtriser n'importe quel cochon, sans chien ni flingue. J'ai juste besoin d'un sac à grains et d'un brin de corde. Un jeu d'enfant.

Un des clients assis au comptoir se pencha vers les trois hommes.

– Je l'ai déjà vu faire. Il attend que le cochon charge pour lui jeter le sac de jute sur la tête. Et pendant que la bestiole se débat pour se débarrasser du sac, il lui ficelle les pattes. Du bon boulot !

Hicks réfléchit un moment. L'homme qui venait de parler était un propriétaire terrien important, dont les propos avaient forcément un certain poids.

– Ça pourrait suffire pour un adulte de cent ou cent cinquante kilos, finit-il par répondre, mais je vous l'ai déjà dit : ce saligaud en pèse cinq cents. Ce n'est pas un cochon, c'est un taureau ! Sauf que lui, il est plus rapide que la foudre… et ses défenses font presque trente centimètres…

Biggs éclata de rire.

– Trente centimètres ? Ah ! Ce qu'il faut pas entendre ! Et, putain, mec, *cinq cents kilos* ? Tu as déjà vu un cochon de cinq cents kilos ?

– Mon cochon, oui, répéta Hicks, toujours sur la défensive. Et je te parie que ni toi ni personne ne pourrait l'affronter à mains nues.

– Ah oui, tu paries ?

Puis il mourut. Dans un ultime couinement hideux, il mourut et s'effondra sur le côté, pivotant autour du piquet, roulant sur le flanc. Après quelques coups de patte convulsifs, il se transforma en une masse inerte.

Personne ne dit mot. Anne et Michael aidèrent Treval à se relever. Les bras passés autour de leurs épaules, il resta là, à regarder le sanglier.

La mort avait figé sa tête dans une expression furieuse et, dans ses yeux, brillait encore une étincelle de haine. Son grand corps noir gisait dans une mare de sang, ses longues défenses inégales étaient tachetées de rouge. Sur une trentaine de centimètres, la pointe triangulaire du piquet dépassait, incongrue, de sa poitrine noire.

– Il s'est tué tout seul, finalement.

La remarque, absurde, venait de Michael.

– Il ne pouvait mourir que de cette façon, renchérit Anne. Oh, mon Dieu… c'était quoi ?

Treval attendit que l'étrange sensation de terreur s'apaise dans son esprit.

– C'est Michael qui l'a tué, corrigea-t-il. C'était juste un cochon.

Ils se retournèrent, se mirent lentement en marche vers les arbres, en direction du ranch.

Et Treval répéta, d'une voix plus assurée :

– Juste un cochon.

Du même auteur
Traduit par Mireille Vignol

Cinq matins de trop, 2006.
À coups redoublés, 2007.
Par-dessus bord, 2008.
Le koala tueur, 2009.
La vengeance du wombat, 2010.
Le vin de la colère divine, 2011.
L'ivresse du kangourou, 2012.
Le trésor de la baie des orques, 2013.

Achevé d'imprimer en novembre 2013 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau (Calvados), pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'édition : L.69ELFN000239.N001. ISBN : 978-2-7467-3861-4.
Dépôt légal : février 2014.
Imprimé en France.